

1

– Je fais un peu votre boulot, là, lieutenant ! Ça va que j’aime bien rendre service, mais je ne peux pas m’occuper de tout. À propos, j’espère que vous prenez comme un honneur que je vous aie choisi ? C’est grâce à la télé, d’ailleurs. J’ai suivi vos dernières aventures et je suis tombé sous le charme ! Je crois que c’est à cause de votre côté pitbull. Vous ne faites confiance qu’à vous-même, vous êtes toujours un peu en colère et, quand vous mordez, vous ne lâchez jamais prise. On est un peu pareils, tous les deux. Chacun à une extrémité, mais on se ressemble. Vous verrez, ce sera une évidence pour vous aussi : on est faits pour se rencontrer ! Vous m’excusez deux secondes, mon premier client essaye de me dire quelque chose...

Gange avait trouvé la clé USB dans sa boîte à lettres. Un petit mot l’accompagnait : « Ravi de travailler avec vous ». Il n’était pas signé, mais c’était le jeu, un jeu auquel Gange n’avait aucune envie de participer. Pas en ce moment, pas avec la vie qu’il menait depuis des mois.

L’homme portait un masque de Walt Disney, le génie d’Aladin barré d’un large sourire. Il parlait sans stress et semblait enchanté de la situation. Une caméra filmait en plan large, mais placée de telle sorte qu’il était impossible de reconnaître l’endroit. Une cave, un garage ou un hangar, éclairé par deux halogènes dont la lumière blafarde accentuait la morbidité de la scène. Une musique avait été rajoutée au montage, une chanson swing des années 1960, chantée par Dean Martin. Au centre de la pièce, un homme nu était attaché sur une chaise. Une bande d’adhésif l’empêchait de parler, tandis que ses yeux roulaient dans ses orbites à la recherche d’une pitié qui ne viendrait pas.

– Tu veux dire quelque chose, Willy ? demanda l'homme masqué en arrachant d'un coup sec la bande d'adhésif. Un petit mot à la famille ? Tu veux leur dire que tu regrettes ?

– Je vous en prie, sanglota l'homme sur la chaise. Ne faites pas ça !

Sa voix peinait à sortir de sa bouche et des larmes coulaient le long de ses joues. Dans ses yeux se lisait la détresse de celui qui sait le châtiment inéluctable.

– Je parie que c'est exactement ce qu'ont demandé tes victimes, Willy. Et qu'est-ce que tu as fait, à ce moment-là ? Tu les as libérées ou bien tu as fait la sourde oreille ?

– S'il vous plaît...

L'homme au masque remit l'adhésif en place et s'approcha de la caméra pour continuer à délivrer son message :

– Bon, lieutenant, j'espère que vous n'êtes pas en train de manger, parce que ça risque d'être un peu dégueulasse. Par contre, ne vous inquiétez pas, je baisserai le son pour que ce ne soit pas insupportable. J'aime bien quand ça crie, mais il y a des limites.

Sur le plan suivant, la caméra avait changé d'axe. La victime était filmée de face, plein écran, en pied. Sous la chaise surélevée d'une trentaine de centimètres se trouvait un réchaud à gaz éteint. Le siège avait été découpé au centre et les fesses et le sexe de l'homme pendaient dans le vide. L'homme masqué réapparut devant la caméra.

– J'ai trouvé ça sur Internet ! C'est chinois, il paraît. Normalement, ça ne dure pas très longtemps, mais j'ai lu que c'était extrêmement douloureux. Enfin, pas longtemps, ça dépend de quel côté on est. Je ne sais pas vous, mais moi je suis effaré par l'imagination de l'homme pour torturer son prochain. Je vous présente l'acteur principal ?

Un rat d'une vingtaine de centimètres, dans une cage métallique, prit la place de l'homme devant la caméra. L'animal était nerveux et tournait en rond. Derrière, la victime s'agitait sur sa chaise.

– Voici Ratatouille ! Vous connaissez l'instinct de survie des rats ? Ils trouvent toujours une issue pour échapper au danger.

L'homme masqué alla chercher le seau métallique, ouvrit la cage et fit tomber le rat à l'intérieur avant de le coincer sous la chaise. L'animal était de nouveau prisonnier.

– Vous vous rendez compte par où va devoir se faufiler la pauvre bête, lieutenant ? L'unique passage vers la liberté est l'anus de cet homme.

Tandis que la victime s'agitait pour tenter de faire basculer la chaise, son bourreau tourna la molette du gaz et alluma le réchaud.

– La chaise est renforcée par des barres de fer et rivée au sol, mon pauvre monsieur. Tu ne croyais quand même pas que tu allais échapper à la justice ! Si ? Combien tu en as violé, des gosses ? Trois, quatre ? Plus ceux qui n'ont pas osé porter plainte ?

Le ton du psychopathe venait de changer. L'ironie avait cédé la place à une animosité encore retenue, qui menaçait de se transformer en une hargne incontrôlée. La victime s'agitait dans tous les sens pour échapper au supplice. Le seau sous la chaise tintait, signe que le rat s'affolait. Le réchaud était réglé au minimum, mais la chaleur était déjà intense. Soudain, l'homme sur la chaise se raidit, avant de hurler sans discontinuer. Le rat, qui avait trouvé l'unique issue, se frayait un passage à l'aide de ses dents acérées. Il déchirait l'orifice, creusait à travers l'intestin, rien d'autre n'avait d'importance que d'échapper au seau chauffé à blanc.

– Alors, saloperie, c'est comment de se faire enfileur quand on n'a rien demandé ? Tu les entends, les cris que les mômes ont dû ravalier ?! hurlait le génie de Disney aussi fort que sa victime.

Gange stoppa la vidéo. C'était au-delà de ce qu'il pouvait supporter. Il s'en voulait même d'être allé jusque-là. La seule raison qui pouvait le justifier était que le bourreau s'était adressé à lui personnellement. Pour qu'il devienne *son chasseur*, comme il l'avait annoncé un peu plus tôt. Ce malade l'avait désigné pour mener l'enquête sur les crimes qu'il s'appropriait à commettre durant le mois de juillet. Il avait mal choisi son partenaire de jeu, Gange n'était pas en état de poursuivre qui que ce soit en ce moment, pas depuis que Gaëlle avait obtenu la garde complète de Marine. La vie ne retrouverait un sens que lorsqu'il verrait sa fille une semaine sur deux, comme c'était le cas avant que le juge pour enfants ne prononce la sentence.

Gange retira la clé USB de son ordinateur portable et la jeta à la poubelle. Elle était arrivée par la poste, personne ne saurait qu'il l'avait eue en main.

2

Si ça n'était pas suffisamment clair, la météo se chargeait de mettre tout le monde d'accord : le réchauffement climatique était en marche. Depuis trois semaines, les thermomètres affichaient des températures caniculaires. Les journées étaient épuisantes, les nuits trop chaudes pour récupérer, et les orages qui se succédaient n'en finissaient plus de causer des dégâts dans les villes, les campagnes, et minait le moral des gens. On comptait par centaines les décès provoqués par cette vague de chaleur, et le record des quinze mille morts de la canicule de 2003 inquiétait à tous les étages. On annonçait une baisse des températures d'ici à la fin de la semaine, sans s'avancer sur un nombre de degrés précis. En résultait une constante : tout le monde était à cran et comptait sur les vacances d'été pour retrouver un peu de calme.

– Bonjour, lieutenant. Qu'avez décidé ? Vous allez l'arrêter ?

Une femme d'une cinquantaine d'années venait de lui poser la question. Il ne savait pas son nom, mais la croisait régulièrement en bas de chez lui.

– Arrêter qui ?

– Le tueur d'Internet. Celui qui vous a désigné comme chasseur ?

Il était à peine neuf heures du matin. Gange mit un certain temps à faire toutes les connexions.

– Quel tueur d'Internet ?

– Celui qui a tué le pédophile avec le rat. La vidéo est passée hier soir, vous l'avez vue, j'imagine ? Je suis sûre que vous pouvez l'arrêter. En plus, ça referait un peu parler d'Étampes.

La femme appartenait à la petite bourgeoisie locale. Maquillage soigné, chignon, petite robe à fleurs et escarpins, elle ne travaillait pas

et avait tout le temps disponible pour colporter les ragots. Sauf qu'en l'occurrence, elle avait raison, le tueur avait bien désigné Gange pour lui courir après.

– Vous n'en avez pas assez qu'on associe Étampes à des affaires criminelles ?

– Vous avez raison, il y a d'autres façons de découvrir la ville. Mais vous allez le traquer, n'est-ce pas ? Cet homme est un monstre et vous êtes de taille à l'empêcher de tuer d'autres pauvres gens. Même si celui d'hier soir méritait son châtement.

– Vous pensez vraiment ce que vous dites ?

Gange se demandait si cette femme avait vu l'intégralité de la vidéo. Lui avait coupé au moment où violence et souffrance allaient se rejoindre, l'imagination avait suffi à l'écœurer pour le reste de la soirée. Par ailleurs, le supplice du rat datait du Moyen Âge, un temps où le cours de l'humain était au plus bas ; affirmer que quelqu'un puisse le mériter relevait du mépris le plus abject.

– Non, il ne méritait pas ça, rectifia la femme à peine mal à l'aise. Mais si la justice avait fait son travail, il aurait dû être en prison.

– C'est ça, en prison ! Certaines choses ne tournent pas rond. Et regarder des vidéos de meurtres sur Internet en est une.

Gange n'avait aucune envie de s'éterniser et fila. Combien de gens, en ville, savaient qu'il avait été désigné comme *chasseur* ? Plutôt que de risquer de se faire importuner en allant à pied au commissariat, il monta en voiture et alluma la radio avant même de démarrer. *France Info* parlait de l'affaire, non pas du meurtre, mais des images qui avaient échappé au contrôle des hébergeurs de sites. La totalité de la vidéo n'avait pas été diffusée heureusement et les professionnels de la Toile avaient fait ce qu'il fallait pour en supprimer toute trace. Un spécialiste expliquait que les hackers avaient toujours un coup d'avance, mais qu'on finissait par les retrouver. Cela prenait parfois des mois ou des années. En attendant, le mal était fait ; certains avaient vu le rat sortir par l'abdomen de la victime, d'autres l'avaient fantasmé. On ne parlait visiblement que de ça sur les ondes, dans les bureaux ou sur le zinc des cafés.

En arrivant au commissariat, Gange sentit qu'on l'attendait. Dans les regards perçait la question qu'avait posée la femme au chignon lorsqu'il était sorti de chez lui : allait-il accepter d'être le

chasseur du taré d'hier soir ? Que personne ne s'emballe, la réponse était non ! D'abord parce qu'une enquête était confiée aux autorités compétentes selon une juridiction précise, même si ce n'était pas une science exacte, ensuite parce que ce n'était pas aux criminels de choisir qui devait leur courir après, enfin parce qu'il n'avait aucune envie de se prêter à ce jeu qui flirtait d'un peu trop près avec la télé-réalité. Il salua ses collègues comme à son habitude et alla trouver Karsenti dans son bureau pour faire le point sur le déroulement de la journée.

- Salut ! J'imagine que tu es au courant ?
- Depuis que j'ai mis un pied dehors, oui.
- Tu n'as pas écouté ton répondeur ?

Depuis des mois, Gange coupait son téléphone lorsqu'il rentrait chez lui. Après l'affaire Rémy d'Auberty, mais surtout depuis qu'il avait sombré dans la dépression après que la garde de Marine lui avait été retirée, le commissaire Marcoen avait fait en sorte qu'il ne soit jamais d'astreinte. On le laissait tranquille, autant pour le laisser reprendre pied que pour éviter un coup de sang susceptible de se terminer en bavure. Contrairement aux idées reçues, une certaine dose de psychologie habitait les têtes pensantes de la police. Cela faisait maintenant des mois et aucune amélioration ne se profilait à l'horizon. Le lieutenant Karsenti gérait les affaires les plus sérieuses et lui laissait le tout-venant : petite délinquance, cambriolages dans la pampa beauceronne ou problèmes de voisinage, même si Gange avait un sens très personnel de la médiation. Heureusement, Sam, sa coéquipière depuis qu'il était à Étampes, savait tempérer ses sautes d'humeur et faisait tout pour lui rendre la vie facile.

- Pas encore. Tu m'as appelé ?
- Une bonne quinzaine de personnes ont dû t'appeler. Tous pour la même chose, j'imagine. Écoute-les, on en parle après.

Il n'y avait pas quinze messages, mais dix-neuf, et tous concernaient le psychopathe de la veille. La plupart étaient de collègues d'Étampes ou de Nantua, dont Badel, un brigadier avec lequel il avait travaillé sur l'affaire de l'Abbaye blanche ; cinq émanaient du SRPJ de Versailles qui lui demandait d'un ton chaque fois plus agacé de rappeler au plus tôt, un autre de sa mère qui s'inquiétait, et un dernier de Michelet, père spirituel dans le métier, à qui il avait une fois sauvé la vie.

Gange ne nota aucun des numéros qu'on lui avait laissés et effaça tous les messages.

– J'aurais fait la même chose, dit Karsenti. Mais je ne suis pas sûr que tu aies le choix.

– On a toujours le choix. Et là, c'est non !

Karsenti acquiesça et classa sans conviction des papiers sur son bureau, une façon de faire comprendre que les choses n'étaient pas si simples.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Gange.

– Le SRPJ de Versailles veut te voir ce matin.

– Je sais, j'ai eu le message.

– Je pense que ça vient de plus haut.

– Tu penses ou tu es sûr ?

Gange regretta le ton agressif qu'il venait d'employer. Il voyait bien que Karsenti était navré de la situation, mais il avait du mal à gérer l'énervement qui le gagnait depuis qu'il avait croisé la femme au chignon. C'était comme si la terre entière était suspendue à sa décision. Non seulement il détestait ce genre de pression, mais il commençait à douter d'avoir effectivement le choix.

– J'en suis sûr. Une huile de l'Intérieur a appelé Marcoen pour avoir des infos sur toi.

– Ils auraient dû appeler mon ex-femme, ç'aurait été radical.

Gange et le commissaire Marcoen avaient eu des débuts difficiles, mais les deux hommes avaient appris à se respecter, sans pour autant s'apprécier. Quant à Gaëlle, la guerre était déclarée depuis qu'elle avait demandé et obtenu la garde de Marine. Il faisait des efforts quand il l'appelait pour avoir la petite au téléphone, mais au fond de lui bouillait une colère qu'il contenait de plus en plus difficilement.

– Marcoen a été réglo. Il a dit que tu étais un bon flic, mais que c'était un peu compliqué pour toi en ce moment.

– C'est beau, le sens de l'euphémisme.

– Il t'aurait descendu, ç'aurait été pareil. Ils ont besoin de toi et ne vont pas te lâcher.

– Pour faire joli en tête de gondole, ce sera sans moi.

Une nouvelle fois, Karsenti se contenta d'acquiescer, convaincu que Gange ne pourrait pas échapper au rôle que le psychopathe voulait lui faire jouer.

– Tu en penses quoi, toi ? demanda Gange à son tour.

Karsenti prit le temps de la réflexion, puis débita dans le désordre tout ce que l'affaire lui inspirait :

– Je pense que les dés sont pipés, que tout le monde le sait et que c'est un nid à emmerdes. Je pense qu'on marche sur la tête si on se met à obéir aux dingues et, en même temps, ça ne m'étonne même pas. Je pense aussi que le plus dingue n'est pas celui qui a commis ce crime, mais tous ceux qui ont regardé les images sur leur écran d'ordinateur. À commencer par moi et quelques autres que je croyais au-dessus de ça. En clair, ça me donne envie d'aller élever des chèvres à la montagne.

C'était effectivement clair, mais surtout rassurant. Karsenti pensait la même chose que Gange et devait remercier le ciel de n'avoir pas été choisi par le psychopathe. Cela ne changeait toutefois pas le fond du problème : le SRPJ attendait Gange dans ses bureaux, tout comme un tas de veaux, gavés au sensationnalisme derrière leurs écrans, attendaient qu'il se mette en chasse. Depuis des années, on avait le voyeurisme décomplexé et il fallait s'attendre à des pics d'audience chaque fois que le tueur au rat ferait parler de lui. La fiction devenait réalité, on promettait du sang et de la violence, les jeux du cirque ressuscitaient enfin.

Il n'y avait pas de bons moments, mais celui-ci était sans doute le pire dans la vie de Gange. Dans la liste des arguments de Gaëlle pour obtenir la garde complète de Marine trônait avec éclat son boulot de flic qui faisait de lui un père toxique. Le juge avait retenu qu'un criminel, quelques mois plus tôt, avait tenté d'assassiner la petite et sa mère pour se venger de Gange ; cela avait suffi pour rendre superflu le reste des débats. Courir après un psychopathe sous le feu des projecteurs n'était par conséquent pas la meilleure façon d'amadouer le juge pour le faire revenir sur sa décision.

– Je vais y aller et leur dire de trouver quelqu'un d'autre.

– O.K. ! Si tu as besoin de moi, je suis là.

En quittant le bureau de Karsenti, Gange se demanda quelle marge de manœuvre il aurait face à ceux, probablement à cran, qui l'attendaient au SRPJ de Versailles. En ouvrant la porte qui menait au parking, il entendit une voix enjouée derrière lui :

– Je t'accompagne !

Sam tenait les clefs d'une voiture de service et sortit derrière lui. La jeune brigadière avait son sourire qui signifiait « inutile de discuter » et Gange ne chercha pas à l'en dissuader. S'il n'avait pas besoin d'elle pour s'entretenir avec les flics de Versailles, il préférait ne pas faire seul le retour à Étampes. Avec ses dix ans de moins, Sam avait cette capacité à désamorcer ses colères ; faussement candide, elle s'était révélée une coéquipière sur laquelle il pouvait compter, à la fois dans le boulot et en dehors.

– Tu conduis à l'aller et je fais le retour. J'ai pris le CD de la grenouille en cas de besoin. Tu connais ? Tu te concentres sur ton ventre et tu souffles jusqu'à ce que la colère passe. On peut l'écouter en boucle, il n'y a pas de contre-indication.

Elle commençait à le détendre alors qu'ils n'étaient pas encore partis, signe qu'elle pressentait que la matinée risquait d'être houleuse. En montant en voiture, Gange mit le CD en marche. S'il était efficace au retour, il pouvait l'être à l'aller.

3

– Écoutez, Gange, on a bien compris vos problèmes de couple, mais je suis au regret de vous dire qu'ils ne font pas le poids face à la situation ! Vous avez été désigné pour mener une enquête, c'est votre boulot, alors faites-le sans discuter et arrêtons de perdre du temps !

Commissaire Armandieu, tout droit sorti d'une série télé à la française, ne lui manquait plus qu'un accent méditerranéen, Navarro aurait été très fier d'avoir suscité des vocations au-delà de l'écran. Les deux hommes qui l'accompagnaient, le chef de la section criminelle et un autre dont Gange avait déjà oublié la fonction, semblaient moins énervés, mais n'avaient pas encore pris la parole, respect de la hiérarchie oblige.

– Quand vous dites que j'ai été désigné, vous faites allusion au tueur d'Internet ? demanda Gange. Parce que si c'est le cas, ça risque de donner pas mal d'idées à tous les fêlés de la terre et j'ai peur de ne pas pouvoir fournir si ma cote de popularité monte encore.

– JE vous ai désigné ! tonna Armandieu. Et je n'ai pas pour habitude qu'on discute mes ordres. Est-ce que c'est clair pour vous ?

– Pas complètement, non. Vous dites m'avoir désigné, mais je crois savoir que mon patron à Étampes a reçu un coup de fil de tout en haut pour avoir des infos sur moi. J'imagine que le tout en haut dont je parle vous a aussi appelé ? Et qu'il n'a pas non plus l'habitude qu'on discute ses ordres ?

Même s'il s'en défendait, Gange appréciait les joutes verbales. Il aimait pousser les gens dans leurs retranchements et creuser dans les failles dès qu'il en trouvait une. Celle qu'il avait dénichée était béante et Armandieu n'avait pas d'autre choix que de rectifier le tir.

– D'accord, les ordres viennent de plus haut. Mais ça ne change rien au fait que vous allez faire ce qu'on vous dit sans discuter ! On n'a pas de temps à perdre et je veux voir notre fêlé avec une camisole avant qu'il ne commette un deuxième meurtre !

– Sinon ?

– Comment ça, sinon ?

C'était gratuit. Juste pour voir si le commissaire allait exploser ou s'il était capable de se contrôler. Gange attendit sagement une

réponse, avec cet air désinvolte qui en énervait plus d'un. L'homme à sa droite esquissa un début de sourire, très vite effacé lorsque Armandieu reprit la parole :

– Que les choses soient bien claires, Gange, parce que je ne vais pas les répéter : vous allez vous coller à cette affaire immédiatement et arrêter de jouer au con avec moi ! Notre ami psychopathe nous a adressé un message en privé : si on ne vous convainc pas d'accepter de le *chasser*, selon ses mots, il tuera deux, trois ou dix fois plus que prévu. Parce que oui, il a programmé toute une série de meurtres, mais pas un de plus sauf s'il y est obligé.

– Un garçon raisonnable, les juges vont apprécier !

– Faites le malin, Gange ! En attendant, des vies innocentes sont en jeu. Et au cas où ça vous aurait échappé, ce n'est pas nous qui avons placé cette affaire sous le feu des projecteurs, mais lui. Il a les cartes en main jusqu'à ce que vous l'arrêtiez. Et le plus tôt sera le mieux. Notez aussi que si vous continuez à faire votre tête de lard, tout le monde saura que vous avez refusé. Ce n'est pas le meilleur message qu'on puisse donner à la population. La police a une mission, celle de protéger. Par ailleurs, en ce qui vous concerne, vous passerez pour un lâche. Je ne suis pas sûr que ça vous aide à récupérer votre fille, des fois que vous n'ayez pas vu toutes les conséquences de vos décisions.

C'était un coup bas comme seuls peuvent en donner des supérieurs à bout d'arguments ou simplement minables. Gange ne cilla pas et fixa le commissaire tout le temps de sa réflexion. Il était piégé et le savait. Dans tous les cas, il était perdant. L'allusion à Marine aurait dû le mettre hors de lui, mais une lueur était apparue au fond de son crâne ; il ne savait pas encore ce qu'elle signifiait, mais elle était là et il y avait forcément une explication. Comme il en avait pris l'habitude, le mieux était de faire confiance à son intuition. Avant d'accepter le costume de *chasseur*, il avait besoin d'éclaircir plusieurs choses.

– Qui est en charge de l'enquête, chez vous ?

Les trois hommes échangèrent un regard pour savoir qui devait répondre. Aux trop nombreuses secondes qui s'écoulèrent, Gange comprit qu'on ne lui donnerait pas d'emblée toutes les informations.

– Le capitaine Helin ici présent, finit par répondre Armandieu.

L'homme dont Gange avait oublié la fonction fit tout pour contenir un bâillement, mais la fatigue était la plus forte.

– Vous avez épluché la vidéo toute la nuit, capitaine ?

L'homme était chef de groupe et avait une équipe de six personnes sous ses ordres.

– On a travaillé sur les extraits qu'on a pu récupérer. Pour l'instant, ça ne nous a menés nulle part.

Quelque chose clochait, mais Gange n'en montra rien. Il lui fallait lever un doute sans éveiller les soupçons.

– Combien d'extraits avez-vous récupérés ?

Helin jeta un coup d'œil au patron qui acquiesça aussitôt, signe qu'il pouvait parler librement.

– Quatre d'environ une minute. Ils ont été postés à différents moments de la soirée et ne permettent pas d'établir une continuité. On ignore pourquoi le tueur a fait des coupes.

Gange estima que l'info ne constituait pas un coup fourré. Helin avait dit la vérité, ils ignoraient donc que le psychopathe avait envoyé l'intégralité de la vidéo à Gange. C'était toutefois à vérifier, dès qu'il aurait ressorti la clé USB de sa poubelle.

– Vous n'avez pas pu remonter la piste des envois ?

– On a trouvé une adresse IP, puis deux, puis dix, puis cinquante. Il a foutu un programme qui la réinitialise toutes les cinq secondes. Nos experts sont sur le coup, mais tous disent que c'était trop tard. Il faudrait être connecté en même temps que lui pour avoir une chance de le localiser.

– Ce qui veut dire que personne ne sait quand a eu lieu le crime ?

– Entre mercredi et hier après-midi.

– Pourquoi mercredi ?

– On a interrogé les proches de la victime. Personne ne l'a revu depuis mardi soir.

– C'était vraiment un pédophile ?

– William Lenzer, quarante-deux ans, ancien directeur d'un centre de loisirs. Accusé par cinq enfants de les avoir violés, il s'en est sorti grâce à un vice de procédure. Non-lieu. Ça a fait scandale il y a deux ans.

Gange avait suivi l'affaire dans les journaux. La justice comptait dans ses archives des centaines d'affaires criminelles non résolues,

autant de vies brisées et de victimes empêchées de se reconstruire. Savoir un criminel en liberté était un acide qui les rongait chaque jour un peu plus, la résilience ou le pardon, des Everest impossible à atteindre.

– Vous n’avez donc pas retrouvé le corps ?

– Bon, c’est bien gentil, tout ça, intervint le chef de la section criminelle, mais vous décidez quoi ? Parce qu’on voudrait bien avancer et qu’on a déjà perdu beaucoup de temps à vous attendre !

Gange fit une pause dans ses réflexions et regarda l’homme en se demandant s’il était le chaînon manquant entre la franchise de Helin et l’antipathie d’Armandieu.

– Commandant Le Guen, c’est ça ? fit-il avec nonchalance.

– Oui, c’est ça. Magnez-vous, maintenant !

Plutôt du côté d’Armandieu que de Helin, c’était bon à savoir.

– Je veux constituer mon équipe sans que vous fassiez la moindre objection.

– Ce n’est pas comme ça que ça marche, gronda aussitôt Armandieu.

– Ça, par exemple, c’est une objection.

– Il y a déjà une équipe en place. Vous l’intégrez, on fait passer l’info que vous la dirigez et on avance !

– Non, là, on n’avance nulle part.

– Qu’est-ce que vous voulez, putain, Gange ?!

– J’ai dit une équipe que je choisis. On ne sera de toute façon pas trop de deux sur cette enquête. Le capitaine Helin et moi serons de grands garçons, nous échangerons nos infos et avancerons dans la même direction.

La balle était dans le camp du commissaire. Gange avait fait un pas en avant, à Armandieu d’en faire autant. La réponse mit du temps à venir, mais elle était inéluctable :

– O.K. ! Formez votre équipe. Je veux leurs noms, leur pedigree et un rapport détaillé tous les jours à la même heure. Vous avez intérêt à obtenir des résultats, sinon, je reprends les rênes.

Dit en haussant le ton, cela pouvait passer pour de l’autorité, mais dans la pièce, personne n’était dupe. Armandieu avait abdiqué parce qu’il n’avait pas le choix.

– Je veux aussi choisir le lieu de ma mutation une fois qu’on aura arrêté le tueur.

– Vous voulez quitter Étampes ?

– Un jour, oui. Quand je l’aurai décidé. Promesse écrite, évidemment.

Ça lui était venu comme ça, dans la continuité de la lueur qui lui était apparue lorsque le commissaire avait évoqué Marine.

– Ce n’est pas moi qui décide ce genre de choses, mais ça ne devrait pas poser de problèmes, fit le commissaire qui s’attendait visiblement à des requêtes moins acceptables.

– Dans ce cas, on est d’accord sur l’essentiel.

– Parfait ! Alors, au boulot, messieurs !

Cette dernière phrase sonnait aussi juste qu’un « Bienvenue aux migrants » à la mairie du XVI^e arrondissement. Mais Armandieu avait ce qu’il voulait et allait pouvoir en informer sa hiérarchie sans se faire taper sur les doigts. Restait à Gange à examiner les premiers éléments d’enquête avec le capitaine Helin, et en profiter pour estimer la confiance qu’il pouvait lui accorder.

Les vidéos du meurtre avaient été postées sur plusieurs chaînes YouTube à la fois et plusieurs sites créés pour l’occasion. Tous avec de fausses identités et de fausses adresses IP. Le tueur connaissait parfaitement les failles de la sécurité informatique, il avait aussi préparé sa communication autour du crime bien en amont, grâce à des messages invitant à scruter les écrans à partir de 22 heures. Il promettait de faire beaucoup mieux dans les jours à venir, il suffisait d’être patient.

– On a un fichier de tous les hackers recensés, expliqua Helin. On les interroge un à un, mais aucun n’a le profil d’un criminel.

– Ça fait combien de noms ?

– Une centaine. On estime qu’il y en a dix fois plus en train de pianoter chez eux en toute discrétion.

Autant dire que le fichier ne servait à rien, même si c’était par là qu’il fallait commencer les recherches. Avec un peu de chance, ces génies de la programmation formaient une communauté et chacun se connaissait ou avait entendu parler des exploits des autres. C’était un travail ingrat et sans promesse de résultat, des heures au téléphone ou sur le terrain, de quoi occuper une partie de l’équipe durant plusieurs jours.

– Un juge d’instruction a été nommé ? s’enquit Gange.

– Pas encore. Le proc. veut garder l'affaire en flag.

Autrement dit, être le premier au courant des avancées de l'enquête, la gérer à sa façon et ne pas s'encombrer d'un juge indépendant. Entre le parquet auquel il appartenait et le siège, la cohabitation était parfois difficile.

Helin tutoyait déjà Gange et livrait toutes les informations en sa possession, au moins en apparence. Il souhaitait instaurer un climat de confiance et Gange s'en voulut de ne pas lui avouer tout de suite qu'il avait en sa possession l'intégralité de la vidéo du meurtre. Mais, comme à chaque fois qu'il mettait les pieds en terre inconnue, il attendait de voir qui était fiable et qui ne l'était pas. L'expérience lui avait appris qu'on pouvait se faire manipuler ou même trahir par des gens très proches.

– Comment il est, le proc ?

– Boyer ? Un peu trop aux ordres à mon goût, mais il y a pire.

Les termes « juge d'instruction » et « proc » firent prendre conscience à Gange que, cette fois, il était bien au cœur d'une affaire criminelle. Tout ce qu'il avait réussi à fuir pendant neuf mois. Les deux dernières avaient été éprouvantes, il y avait perdu pas mal de ses illusions de flic, et ceux qu'il aimait avaient payé le prix fort. Le capitaine Michelet, mentor et ami, avait failli être dévoré par une meute de chiens dressés ; quant à Marine et Gaëlle, il s'en était fallu de peu qu'un attardé mental les assassine dans les souterrains de l'ancien château de Valory à Étampes. Retourner au front n'avait rien de réjouissant, il se demandait ce qu'il allait encore perdre.

– Aucune idée de l'endroit où s'est déroulé le meurtre ?

– Aucune. On cherche.

– Alors, pourquoi c'est vous qui héritez de l'affaire ?

– Bonne question. A priori parce que la victime était domiciliée chez nous. Et puis on a un deuxième nom, le tien, et qu'Étampes est sous notre juridiction.

Ça se tenait, mais Helin n'avait pas l'air convaincu plus que ça. Gange accepta l'explication tout en gardant dans un coin de sa tête qu'elle restait bancale. Les deux hommes échangèrent leur numéro et établirent un plan de travail pour les jours à venir. Au moment de se quitter, leur poignée de main fut assez franche pour que Gange accorde à son homologue un peu plus de confiance qu'il ne l'avait pensé en arrivant.

– Alors, on se fait la tournée zen ? Massage, sauna, yoga et psy au cas où ça ne suffirait pas ?

– On rentre, on a des choses à faire.

Sam se leva de la chaise sur laquelle elle patientait depuis plus d'une heure et suivit Gange au pas de course vers la sortie du SRPJ de Versailles.

– Tu veux dire que tu ne t'es engueulé avec personne, pas un mot plus haut que l'autre ? Vous n'avez pas bu un thé et mangé des gâteaux secs, quand même ?

– On a eu quelques mots avec le patron, mais ça s'est arrangé.

– Ah bon, tu me rassures ! Et concrètement, ça veut dire quoi « on a des choses à faire » ?

– Ça veut dire que je dois convaincre deux personnes de venir bosser à Étampes et que je ne vais pas avoir trop de l'après-midi pour les convaincre.

– Tu as accepté de poursuivre le dingue d'hier soir ?

Gange ne répondit pas. Il avait assez rabâché à l'aller qu'il ne se laisserait pas entraîner dans une pareille galère et sentait Sam à l'affût de sa première abdication. Sauf que le silence valait autant qu'une réponse et que la jeune femme était loin d'être bête.

– Je comprends, fit-elle pour elle-même en montant en voiture. En même temps, c'est l'âge. On fatigue, on n'a plus envie de se battre, on voudrait être tranquille, un chat sur les genoux, au coin du feu, alors on fait des concessions. On avale des couleuvres comme les vieux prennent leurs pilules à l'hospice, avec docilité. Je serai pareille que vous, un jour. Mes petits-enfants me diront : « Mamie... »

– Je leur ai dit que j'allais monter une équipe.

– Ben tiens ! Ce serait ballot de ne pas partager les emmerdes !

– Tu en fais partie.

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que la jeune femme ne digère l'info. Si elle était sortie de l'école de police bourrée d'ambition, l'affaire d'Auberty avait calmé ses envies de foncer tête baissée derrière le premier criminel venu. Les images du tueur au rat l'avaient pas mal secouée et le fait que l'enquête promettait d'être médiatique avait fini de la convaincre de passer son tour sur ce coup.

– O.K., finit-elle par dire sans conviction. Je ne sais pas trop si je dois le prendre comme un honneur ou comme un coup fourré. Qui sont les deux autres cloches que tu as choisies ?

– Deux types avec qui j'ai déjà travaillé et en qui j'ai une totale confiance.

– Ils vont être ravis ! Et la vraie question à se poser, c'est : est-ce qu'ils ont assez confiance en toi pour te suivre dans ce borborygme ?

Sam avait raison et l'enthousiasme de Gange chuta lorsqu'il songea aux arguments qu'il allait devoir étaler pour les convaincre. Il avait une heure de route pour les peaufiner, pas sûr que ce soit suffisant.